

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI de Molière

Adapté par
Jean-Marie Gobry-Valle



Comédie

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

de

MOLIÈRE

Adapté par

Jean-Marie Gobry-Valle

Personnages :

Sganarelle, mari de Martine.

Martine, femme de Sganarelle.

M.Robert, voisin de Sganarelle.

Valère, domestique de Géronte.

Lucas, mari de Jacqueline.

Géronte, père de Lucinde.

Jacqueline, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas.

Lucinde, fille de Géronte.

Léandre, amoureux de Lucinde.

ACTE I

Scène I

Sganarelle, Martine. Ils entrent en se querellant.

- Sganarelle : Non, je te dis que je ferai ce que je veux, et que c'est moi le maître.
- Martine : Et je te dis, moi, que tu dois vivre comme je le dis ; je ne me suis pas mariée avec toi pour supporter tes fantaisies.
- Sganarelle : Avoir une femme, quelle épreuve ! Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !
- Martine : Il se croit malin avec son idiot d'Aristote !
- Sganarelle : Trouve-moi un pauvre homme aussi malin que moi ; j'ai servi six ans un célèbre médecin et je sais par cœur son boniment.
- Martine : Maudit soit le jour où j'ai dit oui !
- Sganarelle : Maudit soit le rapace de notaire qui m'a fait signer ma ruine !
- Martine : Plains-toi, brigand ! Tu devrais plutôt bénir le Ciel à chaque instant d'avoir épousé une personne comme moi.
- Sganarelle : Tu m'as fait trop d'honneur, vraiment, et je m'émerveille encore de notre nuit de noces ! Mais je préfère ne rien ajouter...
- Martine : Qu'as-tu à dire de notre nuit de noces ?
- Sganarelle : Changeons de sujet, veux-tu ? Nous savons ce que nous savons, et que tu étais bien heureuse de me trouver.
- Martine : Bien heureuse de te trouver ? Un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai ?
- Sganarelle : Tu mens : j'en bois aussi une partie.
- Martine : Qui vend tout ce qui est dans notre logis.
- Sganarelle : Nous sommes en ménage : ce qui t'appartient m'appartient.
- Martine : Qui m'a ôté jusqu'à mon lit.
- Sganarelle : Tu seras plus matinale.
- Martine : Et qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.
- Sganarelle : On en déménagera plus facilement.
- Martine : Et qui passe tout son temps à jouer et à boire.
- Sganarelle : C'est pour ne pas m'ennuyer.
- Martine : Et pendant ce temps-là, je fais quoi de notre famille ?
- Sganarelle : Tout ce que tu voudras.

Martine : J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras...

Sganarelle : Pose-les par terre.

Martine : ...qui me demandent à manger toute la journée.

Sganarelle : Donne-leur la fessée : quand j'ai bien bu et bien mangé, je n'aime pas être dérangé.

Martine : Et tu prétends, ivrogne, nous imposer cela longtemps ?

Sganarelle : Allons, ma femme, doucement, s'il te plaît.

Martine : Je devrais endurer éternellement tes insolences et tes débauches ?

Sganarelle : Ne nous énervons pas, ma femme.

Martine : Il serait grand temps que tu remplisses tes devoirs.

Sganarelle : Attention, ma femme, tu sais que je suis patient, mais que j'ai la main vive.

Martine : Je me moque de tes menaces.

Sganarelle : Ma petite femme, ma chérie, tu cherches les coups, comme à ton habitude.

Martine : Tu ne me fais pas peur.

Sganarelle : Ma chère amie, je vais te froter les oreilles.

Martine : Essaie un peu, ivrogne !

Sganarelle : Ne m'oblige pas à te frapper.

Martine : Sac à vin !

Sganarelle : Je vais te rosser.

Martine : Monstre !

Sganarelle : Silence ou je ...

Martine : Traître, voyou, insolent, menteur, lâche, canaille, scélérat, vaurien, voleur, gredin... !

Sganarelle (*Il prend un bâton et lui en donne des coups.*) : Ah ! Tu l'as bien cherché !
Tiens ! Tiens !

Martine : Ah ! ah, ah, ah !

Sganarelle : Te voilà calmée à présent ?

Scène II
M. Robert, Sganarelle, Martine.

M. Robert : Holà, holà, holà ! Quelle scandale ! C'est une honte de battre ainsi sa femme !

Martine (*Les mains sur les hanches, elle lui parle en le faisant reculer, et à la fin lui donne une gifle*) : Et si je veux qu'il me batte, moi.

M. Robert : Ah ! Je ne peux rien dire à cela.

Martine : De quoi vous mêlez-vous ?

M. Robert : J'ai tort, je l'admets.

Martine : Vous n'êtes pas concerné.

M. Robert : Vous avez raison.

Martine : Vous avez vu cet effronté, qui veut empêcher les maris de battre leur femme.

M. Robert : Je retire ce que j'ai dit.

Martine : C'est votre affaire peut-être ?

M. Robert : Non. Pas du tout.

Martine : Alors pourquoi y mettez-vous le nez ?

M. Robert : Je ne dis plus rien.

Martine : Et s'il me plaît d'être battue ?

M. Robert : Je suis d'accord.

Martine : Vous êtes stupide de venir vous fourrer là-dedans.

M. Robert : Je reconnais mon erreur. (*Il se retrouve devant le mari qui le fera reculer à coups de bâton*) Pardonnez-moi, l'ami. Battez votre femme autant qu'il vous plaira. Je vous y aiderai même, si vous le voulez.

Sganarelle : Ça ne me plaît pas, Monsieur. Je la bats si je veux et ne la bats pas si je ne le veux pas.

M. Robert : Très bien. Très bien.

Sganarelle : C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. Robert : Sans aucun doute.

Sganarelle : Vous n'avez pas à me commander.

M. Robert : Entièrement d'accord.

Sganarelle : Je n'ai pas besoin de votre aide.

M. Robert : Je vous comprends.

Sganarelle : Il ne faut jamais s'occuper des affaires d'autrui. Cicéron a dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut pas mettre l'écorce. (*Il chasse M. Robert à coups de bâton puis revient vers sa femme, et lui dit, en lui présentant la main :*)
Faisons la paix nous deux. Tope là !

Martine : Après m'avoir battue ?

Sganarelle : Ce n'était rien. Tope !

Martine : Je ne veux pas.

Sganarelle : Eh ! Martine.

Martine : Non.

Sganarelle : Ma petite femme !

Martine : J'ai dit non.

Sganarelle : Allons, viens près de moi.

Martine : Non : je veux être en colère.

Sganarelle : C'était sans importance.

Martine : Tu es allé trop loin.

Sganarelle : Eh bien, je te demande pardon, voilà : donne ta main.

Martine : Bon ; (*elle dit le reste bas :*) mais tu le paieras.

Sganarelle : C'est nécessaire de temps en temps entre gens qui s'aiment, ça vivifie l'affection. Bon, je vais au bois, et je te promets de rapporter aujourd'hui plus de cent fagots. (*Il sort.*)

Scène III

Martine (*seule*) : Va, je n'oublie rien ; et je trouverai le moyen de te punir des coups que tu m'as donnés. Je veux une vengeance à la hauteur de l'injure que j'ai reçue.

Scène IV
Valère, Lucas, Martine.

- Lucas : Tudieu, v'là une diable de mission qu'on nous confie.
- Valère : Faut bien obéir à not'e maître ; sa fille, notre pauv'e maîtresse, ne peut pas se marier si elle est malade.
- Martine (*parlant à elle-même*) : Qu'est ce que je vais inventer pour me venger ?
- Lucas : Mais c'est quoi qu'elle a dans la tête ? Les médecins y perdent leur latin.
- Valère : À force de chercher, on finira bien par trouver quelque chose.
- Martine : Ces coups de bâton me restent sur l'estomac... (*Elle heurte les deux hommes en se retournant, et leur dit :*) Oh ! Pardon, messieurs ; je ne vous avais pas vus, j'étais dans mes pensées.
- Valère : On a chacun ses soucis, chère madame.
- Martine : Peut-être puis-je vous aider ?
- Valère : Ça se pourrait bien ; on cherche un médecin capable de soulager la fille de not'e maître. Elle a d'un coup perdu la parole et les médecins qui l'ont vue ont tout essayé mais : rien. On cherche un homme de science qui aurait un remède spécial, qui saurait des choses que les autres ne savent pas.
- Martine : (*Pour elle-même*) C'est le Ciel qui m'envoie une si belle occasion de me venger de mon bourreau ! (*Haut.*) Vous ne pouviez pas mieux tomber ; je connais l'homme le plus extraordinaire pour les maladies désespérées.
- Valère : Où peut-on le rencontrer ?
- Martine : Vous le trouverez dans la forêt, qui s'amuse à couper du bois.
- Lucas : Un méd'cin qui coupe du bois !
- Valère : Il cueille des plantes médicinales, vous voulez dire.
- Martine : Non : c'est un homme très bizarre, et toujours vêtu d'une drôle de façon. Il fait souvent croire qu'il est ignorant et il se cache pour ne pas exercer les merveilleux talents pour la médecine que le Ciel lui a donnés.
- Valère : Tous les grands hommes ont un petit grain de folie mélangé à leur science.
- Martine : La folie de celui-ci est immense ; il va parfois jusqu'à vouloir être battu pour accepter ses compétences ; quand cette fantaisie le prend, il n'y a qu'une façon : s'armer de bâtons et le frapper jusqu'à le faire avouer qu'il est médecin. C'est comme ça que nous faisons quand nous avons besoin de lui.
- Valère : Voilà une drôle de folie !
- Martine : C'est vrai ; mais après cela il fait des merveilles.

Valère : Comment s'appelle-t-il ?

Martine : Il s'appelle Sganarelle ; mais il est facile à reconnaître : il porte un habit jaune et vert.

Lucas : Un habit jaune et vert ! Ça serait-i' pas un méd'cin pour les perroquets ?

Valère : Est-il vraiment aussi fort que vous le dites ?

Martine : Lui ? Il fait des miracles. Je me souviens d'une femme qu'on disait morte depuis déjà six heures. Il lui a mis une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche, et hop, elle s'est levée de son lit, et elle se promenait dans sa chambre, comme si de rien n'était.

Lucas : Ah !

Valère : Ce n'est pas croyable !

Martine : Et il n'y a pas trois semaines, un enfant de douze ans qui tombe du haut du clocher ; brisé, la tête, les bras, les jambes. On amène notre homme, il le frotte partout avec un onguent... l'enfant se lève sur ses pieds, et se met à courir.

Lucas : Ah !

Valère : Il faut qu'il en ait de la médecine, cet homme-là !

Lucas : Nom de Diou ! V'là l'homme qu'i' nous faut. Allons l' chercher.

Valère : Merci pour le service.

Martine : Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit.

Lucas : Laissez-nous faire : s'i' faut battre, on battra. Pas vrai ?

Valère : Pour ça oui, on battra. Heureux d'avoir fait votre rencontre.

(Martine sort.)

Scène V
Sganarelle, Valère, Lucas.

Sganarelle (*entre en chantant et tenant une bouteille.*) : La, la, la.

Valère : Voilà quelqu'un qui chante, et qui porte du bois.

Sganarelle : La, la, la... Ça dessèche le gosier de travailler comme ça. (*Il boit et se met à chanter :*) Boire un petit coup c'est agréable,
Boire un petit coup c'est doux,
Mais il ne faut pas rouler dessous la table,
Boire un petit coup c'est agréable,
Boire un petit coup c'est doux,

(*Il boit*)

Valère : C'est lui.

Lucas : C'est b'en lui.

(*Ils tournent autour de Sganarelle*)

Sganarelle (*les regarde, et s'efforce de chanter :*) Boire... un petit coup... c'est doux...
Que me veulent-ils, ces deux-là ?

Valère : Pas de doute, c'est bien lui.

Lucas : Tout comme on nous l'a décrit.

(*Sganarelle pose sa bouteille à terre. Valère s'incline pour le saluer, Sganarelle croit que c'est pour lui prendre la bouteille ; il la met de l'autre côté. Lucas s'incline à son tour ; Sganarelle ramasse sa bouteille et la tient serrée contre son ventre.*)

Valère : Monsieur, est-ce vous qu'on appelle Sganarelle ?

Sganarelle : Hein? Quoi ?

Valère : Je vous demande si c'est vous qu'on appelle Sganarelle.

Sganarelle (*se tournant vers Valère, puis vers Lucas*) : Oui et non, ça dépend. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Valère : On ne veut que lui présenter nos respects.

Sganarelle : Dans ce cas, c'est moi. Je suis Sganarelle.

Valère : Ah ! Monsieur, nous sommes contents de vous voir. Nous venons vous demander votre aide.

Sganarelle : Si c'est quelque chose que je peux faire pour vous, Messieurs, je suis prêt à vous rendre service.

Valère : Monsieur, vous êtes trop bon. Mais s'il vous plaît, Monsieur, mettez votre chapeau ; le soleil pourrait vous incommoder.

Lucas : Couvrez-vous, Monsieur, couvrez-vous.

Sganarelle (*bas*) : Ces gens sont pleins de gentillesse.

Valère : Monsieur, pardonnez-nous de vous déranger mais les gens de votre talent sont très recherchés.

Sganarelle : C'est vrai, Messieurs, qu'il n'y a pas au monde un meilleur faiseur de fagots.

Valère : Monsieur !

Sganarelle : J'y mets tout mon talent. Ficelés de façon parfaite.

Valère : Monsieur, il ne s'agit pas de ça.

Sganarelle : Et pour un prix très raisonnable. 50 les cent.

Valère : S'il vous plaît Monsieur.

Sganarelle : Je ne peux vous les laisser à moins.

Valère : Monsieur, nous savons tout.

Sganarelle : Si vous savez tout, vous savez que c'est à ce prix-là que je les vends.

Valère : Monsieur, vous vous moquez !

Sganarelle : Je ne me moque pas, je ne peux pas descendre le prix.

Valère : Parlons d'autre chose, je vous en prie.

Sganarelle : Vous pourrez en trouver des moins chers : mais il y a fagots et fagots ; et ceux-ci, croyez-moi...

Valère : Monsieur ! Arrêtons ce bavardage. Pourquoi un homme aussi savant que vous s'amuse-t-il de la sorte ?

Sganarelle (*à part*) : Que dit-il ?

Valère : Pourquoi cacher ce que vous êtes ?

Sganarelle : Comment ?

Lucas : Ça sert à rien. On sait ce qu'on sait.

Sganarelle : Quoi donc ? Que savez-vous ? Pour qui me prenez-vous ?

Valère : Pour ce que vous êtes : pour un grand médecin.

Sganarelle : Médecin vous-même : je ne suis pas médecin, et je ne l'ai jamais été.

Valère : (*À part.*) Voilà sa folie qui le prend. (*Haut.*) Ne nous obligez pas, Monsieur, à certains actes déplaisants.

Sganarelle : À quoi donc ?

Valère : À certaines choses qu'on voudrait éviter.

Sganarelle : Faites donc ce qu'il vous plaira : je ne suis pas médecin, et je ne sais ce que vous racontez là.

Valère : (*À part.*) Il va falloir se servir du remède. (*Haut.*) Monsieur, une dernière fois, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

Lucas : Eh ! Tête de bourrique ! Arrêtez vos salades, et dites : j'suis méd'cin.

Sganarelle : Ils commencent à m'agacer.

Valère : À quoi bon nier ce qu'on sait ?

Lucas : Pourquoi que vous mentez ? Ça vous sert à quoi ?

Sganarelle : Je vous répète, Messieurs, que je ne suis pas médecin.

Valère : Vous n'êtes pas médecin ?

Sganarelle : Non.

Lucas : Z'êtes pas méd'cin ?

Sganarelle : Non, je vous dis.

Valère : Puisque vous le voulez, nous n'avons pas d'autre choix. (*Ils prennent un bâton et le frappent.*)

Sganarelle : Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce que vous voudrez.

Valère : Pourquoi nous obligez-vous à cette violence, Monsieur ?

Lucas : Pourquoi que vous nous obligez à vous battre ?

Valère : Je vous assure que je le fais avec regret.

Lucas : Et moi aussi, je vous assure.

Sganarelle : Que diable, Messieurs ! Pourquoi vouloir que je sois médecin ?

Valère : Quoi ? vous refusez encore d'être médecin ?

Sganarelle : Que le diable m'emporte si je le suis !

Lucas : C'est pas vrai qu'vous êtes méd'cin ?

Sganarelle : Non ! La peste m'étouffe si je mens! (*Ils recommencent à le battre.*) Ah ! Ah ! D'accord, d'accord Messieurs, oui je suis médecin, je suis médecin puisque vous le voulez. J'accepte tout plutôt que de me faire assommer.

Valère : Ah ! Monsieur : je suis ravi de vous voir enfin raisonnable.

Lucas : Vous me mettez d' la joie dans l' cœur, quand vous causez comme ça.

Valère : Je vous demande pardon de toute mon âme.

Lucas : Mille excuses pour c' que je vous ai fait.

Sganarelle (*à part*) : Ouais ! Est-ce moi qui me trompe, et suis-je devenu médecin sans m'en apercevoir ?

Valère : Je vous assure, Monsieur, que vous ne regretterez pas de nous avoir avoué ce que vous êtes.

Sganarelle : Êtes-vous bien sûrs, Messieurs, que je sois médecin ?

Lucas : Évidemment !

Sganarelle : Sûrs de sûrs ?

Valère : Assurément.

Sganarelle : Et moi qui ne le savais pas !

Valère : Comment ? Vous êtes le plus habile médecin du monde.

Sganarelle : Le plus habile.

Lucas : Un méd'cin qu'a guéri un tas d' maladies.

Sganarelle : Dieu de dieu !

Valère : Une femme était tenue pour morte depuis six heures ; avec une goutte de quelque chose, vous l'avez fait revenir et marcher dans la chambre.

Sganarelle : Bigre !

Lucas : Un enfant de douze ans tombé du haut d'un clocher, la tête, les jambes et les bras cassés ; et vous, avec je sais quel onguent, vous l'avez fait relever sur ses pieds.

Sganarelle : Diantre !

Valère : Enfin, Monsieur, si vous acceptez de nous accompagner, vous gagnerez ce que vous voudrez.

Sganarelle : Je gagnerai ce que je voudrai ?

Valère : Oui Monsieur.

Sganarelle : Ah oui ! je suis médecin, je l'avais oublié : mais je m'en ressouviens. De quoi s'agit-il ? Où faut-il aller ?

Valère : Nous vous conduirons auprès d'une jeune fille qui a perdu la parole.

Sganarelle : Ma foi ! je ne l'ai pas trouvée.

Valère : Il aime plaisanter. Allons-y, Monsieur.

Sganarelle (*Présentant sa bouteille à Valère*) : Tenez cela, vous : c'est un remède calmant.

ACTE II

Scène I

Géronte, Valère, Lucas, Jacqueline.

- Valère : Je crois, Monsieur, que vous allez être satisfait ; nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.
- Lucas : Plus grand qu' lui, y en a pas !
- Valère : C'est un homme qui a fait des choses merveilleuses.
- Lucas : Qu' a guéri des gens qu'étaient morts.
- Valère : Comme je vous ai dit, il est un peu capricieux ; son esprit s'échappe parfois et il ne paraît pas ce qu'il est.
- Lucas : Et il aime rigoler ; on dirait des fois qu'il a la tête dérangée.
- Valère : Mais, dans le fond, il est très savant, et bien souvent il dit des choses tout à fait relevées.
- Lucas : Quand i' s'y met, i' parle comme un livre.
- Valère : Sa réputation se répand tellement que tout le monde le réclame.
- Géronte : J'ai hâte de le voir ; faites-le-moi vite venir.
- Valère : Je m'en vais le chercher.
- Jacqueline : Par ma foi ! Monsieur, ce'ui-ci s'ra comme les aut'es. Moi, j' pense qu' la meilleure méd'cine qu'i' faudrait à vot'e fille, ce serait un beau et bon mari qui lui plairait.
- Géronte : Nourrice, ne vous mêlez pas de ces choses-là.
- Lucas : Jacqueline, tais-toi. C'est pas à ma femme de fourrer son nez dans ces affaires-là.
- Jacqueline : Je vous dis quand même que tous ces médecins y f'ront rien pour elle ; que vot'e fille a besoin d'aut'e chose que des remèdes et des traitements, et qu'un mari est un médicament qui guérit toutes les maladies des filles.
- Géronte : Elle n'est plus en état, avec l'infirmité qu'elle a. Et lorsque j'ai voulu la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés ?
- Jacqueline : C'est b'en normal : vous vouliez la marier à un homme qu'elle aime pas. Vous lui auriez proposé M'sieur Léandre, elle aurait obéi aussitôt ; et lui i' la prendrait, lui, comme elle est, si vous lui donniez.
- Géronte : Ce Léandre n'est pas l'homme qu'il lui faut : il n'est pas riche comme l'autre.
- Jacqueline : Il a un oncle très riche, et il est l'héritier.

Géronte : Les biens n'ont de valeur que quand on les tient. Et s'il faut attendre la mort de quelqu'un pour commencer à vivre ...

Jacqueline : Dans un mariage, comme ailleurs, contentement passe avant richesse. On n'a que son plaisir en ce monde ; et j'aimerais mieux donner à ma fille un bon mari qui lui plaît, que toutes les richesses du pays.

Géronte : Silence ! Madame la Nourrice, taisez-vous, je vous prie : vous échauffez votre lait.

Lucas (*En disant ceci, il frappe sur la poitrine de Géronte.*) : Jacqueline, tais-toi, t'es qu'une impertinente. Monsieur sait ce qu'il a à faire. Mêlé-toi de faire têter son enfant, sans faire la raisonneuse. Monsieur est le père de sa fille, et il est assez sage pour voir c' qu'i' lui faut.

Géronte : Tout doux ! oh ! tout doux !

Lucas : Monsieur, j' veux lui apprendre le respect qu'elle vous doit.

Géronte : Oui ; mais vos gestes ne sont pas nécessaires.

Scène II

Valère, Sganarelle, Géronte, Lucas, Jacqueline.

Valère : Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin.

Géronte (*ôtant son chapeau.*) : Monsieur, je suis heureux de vous voir chez moi, car nous avons besoin de vous.

Sganarelle : Hippocrate dit... que nous devons rester couverts tous deux.

Géronte : Hippocrate dit cela ?

Sganarelle : Oui.

Géronte : Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

Sganarelle : Dans son chapitre... des chapeaux.

Géronte : Puisque Hippocrate le dit, faisons-le. (*Il remet son chapeau.*)

Sganarelle : Monsieur le Médecin, vous qui connaissez tant de choses...

Géronte : À qui parlez-vous donc ?

Sganarelle : À vous.

Géronte : Je ne suis pas médecin.

Sganarelle : Vous n'êtes pas médecin ?

Géronte : Non, je vous assure.

Sganarelle : Vraiment ?
 Géronte : Vraiment. (*Sganarelle prend un bâton, et bat Géronte comme on l'a battu.*)
 Ah ! ah ! Ah !

Sganarelle : Vous êtes médecin maintenant : je n'ai jamais eu d'autres diplômes.
 Géronte : Quel diable d'homme m'avez-vous amené ?
 Valère : Je vous l'ai dit : c'est un médecin qui aime plaisanter.
 Géronte : Ses plaisanteries ne me plaisent pas.
 Lucas : C'est pour rire, Monsieur.
 Géronte : Je n'ai pas le goût à rire.
 Sganarelle : Monsieur, je vous demande pardon.
 Géronte : Monsieur, n'en parlons plus.
 Sganarelle : Je suis fâché...
 Géronte : Oublions cela.
 Sganarelle : Des coups de bâton...
 Géronte : Il n'y a pas de mal.
 Sganarelle : Que j'ai eu l'honneur de vous donner.
 Géronte : Passons à autre chose. Monsieur, j'ai une fille qui est atteinte d'une étrange maladie.
 Sganarelle : Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon coeur que toute votre famille soit aussi malade, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.
 Géronte : C'est trop d'honneur que vous me faites.
 Sganarelle : Comment s'appelle votre fille ?
 Géronte : Lucinde.
 Sganarelle : Lucinde ! Bien joli nom pour une malade ! Lucinde !
 Géronte : Je vais voir ce qu'elle fait.
 Sganarelle : Qui est cette grande femme-là ?
 Géronte : C'est la nourrice de mon dernier garçon.
 Sganarelle : Oh ! La merveille que voilà ! Nourrice, charmante Nourrice, ma médecine est l'humble esclave de votre nourricerie, et je voudrais être le petit enfant qui a le bonheur de téter le lait (*il lui porte la main sur le sein*) de votre bonté. Tous mes remèdes, toute ma science, tous mes talents sont à votre service...
 Lucas : Monsieur l' Médecin, laissez ma femme, j' vous prie.

Sganarelle : Quoi ? c'est votre femme ?

Lucas : Oui.

Sganarelle (*Il fait semblant d'embrasser Lucas, et se tournant du côté de la Nourrice, il l'embrasse.*) : Ah ! vraiment, je ne savais pas, et je m'en réjouis.

Lucas (*en le tirant.*) : Douc'ment, s'il vous plaît.

Sganarelle : Je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir (*il embrasse Jacqueline*) un mari comme vous ; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle ; si sage, et si bien faite.

Lucas (*en le tirant.*) : Eh ! assez d' compliment, j' vous supplie.

Sganarelle : Si je vous embrasse c'est pour vous témoigner ma joie de voir un si beau couple.

Lucas (*en le tirant encore.*) : Arrière, Monsieur l' Médecin, cessez vos papouillages.

Scène III

Sganarelle, Géronte, Lucas, Jacqueline.

Géronte : Monsieur, on vous amène ma fille.

Sganarelle : Je l'attends, Monsieur, avec toute la médecine.

Géronte : Où est-elle, cette médecine ?

Sganarelle (*se touchant le front.*) : Là dedans.

Géronte : Très bien.

Sganarelle (*en voulant toucher les seins de la Nourrice.*) Mais comme je m'intéresse à toute votre famille, je dois examiner les seins de votre nourrice.

Lucas (*le tirant, en lui faisant faire la pirouette.*) : Ah non ! J' vous laisserai pas faire ça.

Sganarelle : C'est le devoir du médecin de voir les seins des nourrices. Tu oses t'opposer au médecin ?

Lucas : J' veux rien savoir.

Jacqueline (*prenant Lucas par le bras et lui faisant aussi faire la pirouette.*) Ote-toi aussi de là ; je suis assez grande pour me défendre moi-même.

Lucas : J' veux pas qu'il te tâte, moi.

Sganarelle : Oh, le vilain mari, qui est jaloux de sa femme !

Géronte : Voici ma fille.

Scène IV

Lucinde, Valère, Géronte, Lucas, Sganarelle, Jacqueline.

Sganarelle : C'est elle la malade ?

Géronte : Oui, je n'ai qu'une fille ; et je ne voudrais pas qu'elle meure.

Sganarelle : Qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle meure sans une ordonnance du médecin.

Géronte : Qu'on apporte deux sièges. *(Valère et Lucas courent chercher des sièges pour Lucinde et Sganarelle.)*

Sganarelle : Voilà une malade qui n'a rien de repoussant pour un homme en bonne santé.

Géronte : Vous l'avez fait sourire, Monsieur.

Sganarelle : Tant mieux : lorsque le médecin fait sourire le malade, c'est un excellent signe. Eh bien ! de quoi souffrez-vous ? Qu'avez-vous ?

Lucinde : *(Elle répond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton.)* Han, hi, hom, han.

Sganarelle : Que dites-vous ?

Lucinde : *(Continuant les mêmes gestes.)* Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

Sganarelle : Quoi ?

Lucinde : Han, hi, hom.

Sganarelle *(L'imitant.)* : Han, hi, hom, han, ha : je ne vous comprends pas. Quel est donc ce langage ?

Géronte : Monsieur, c'est sa maladie. Elle est devenue muette, sans qu'on sache comment ; et à cause de cela il a fallu reculer son mariage.

Sganarelle : Et pourquoi ?

Géronte : Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison.

Sganarelle : Et qui est ce fou qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Si la mienne avait cette maladie ! je me garderais bien de la guérir.

Géronte : Monsieur, nous vous supplions de la soulager de son mal.

Sganarelle : Ne vous inquiétez pas. Se sent-elle oppressée ?

Géronte : Oui, Monsieur.

Sganarelle : Tant mieux. Souffre-t-elle beaucoup ?

Géronte : Oui, beaucoup.

Sganarelle : C'est très bien. Est-elle constipée ?

Géronte : Non, je ne crois pas.

Sganarelle : Comment est la matière ?

Géronte : Je ne saurais vous dire.

Sganarelle (*se tournant vers la malade.*) : Donnez-moi votre bras. Ce pouls montre... que votre fille est muette.

Géronte : Eh oui, Monsieur ; vous avez trouvé sa maladie du premier coup.

Sganarelle : Ah, ah !

Jacqueline : Il a tout d'suite d'viné sa maladie !

Sganarelle : Nous autres grands médecins, nous connaissons les choses. Un ignorant aurait hésité : "C'est peut-être ceci, c'est peut-être cela" ; mais moi, du premier coup, je vous apprends que votre fille est muette.

Géronte : Oui ; mais pouvez-vous dire d'où cela vient ?

Sganarelle : Rien de plus simple : cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Géronte : Bien sûr, bien sûr ; mais pourquoi a-t-elle perdu la parole ?

Sganarelle : Tous les savants vous diront que c'est la langue qui ne fonctionne plus.

Géronte : Mais pourquoi sa langue ne fonctionne-t-elle plus ?

Sganarelle : Aristote, là-dessus, dit... des choses fort intéressantes.

Géronte : Je n'en doute pas.

Sganarelle : Ah ! c'était un grand homme ! Un homme plus grand que moi pour toutes ces choses. Mais venons-en à cet empêchement de l'action de sa langue. Il est causé par certaines humeurs, que nous appelons humeurs peccantes ; peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les émanations des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Comprenez-vous le latin ?

Géronte : Pas du tout.

Sganarelle (*avec étonnement.*) : Vous ne connaissez pas le latin !

Géronte : Non.

Sganarelle (*en prenant des postures.*) : Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo haec Musa, "la Muse", bonus, bona, bonum, Deus sanctus, est ne oratio latinas ? Etiam, "oui". Quare, "pourquoi" ? Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.

Géronte : Ah ! pourquoi n'ai-je pas étudié ?

Jacqueline : Quel homme !

Lucas : J'y comprends rien mais c'est beau.

Sganarelle : Donc quand ces vapeurs, dont je vous parlais, passent du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le coeur, il se trouve que le poumon, en latin armyan, communicant avec le cerveau, en grec nasmus, rencontre lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; or lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, lesdites vapeurs ont une certaine nocivité... Vous me suivez ?

Géronte : Oui.

Sganarelle : Une certaine nocivité, qui est causée... Écoutez-moi bien, s'il vous plaît.

Géronte : Je vous écoute.

Sganarelle : Qui est causée par l'acidité des humeurs engendrées dans le diaphragme ; et il arrive que ces vapeurs... Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

Jacqueline : Ah ! Qu'c'est bien dit !

Lucas : J'voudrais b'en causer comme lui !

Géronte : J'entends votre raisonnement. Mais il y a une chose qui me choque : c'est l'emplacement du foie et du coeur. Nous savons que le coeur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

Sganarelle : Oui, c'était ainsi autrefois ; mais dans la médecine nouvelle, nous avons changé tout cela.

Géronte : Je ne savais pas, veuillez excuser mon ignorance.

Sganarelle : Vous n'êtes pas obligé d'être aussi savant que nous.

Géronte : Naturellement. Mais, Monsieur, que faut-il faire contre cette maladie ?

Sganarelle : Qu'elle se recouche, et qu'on lui fasse avaler beaucoup de pain trempé dans du vin.

Géronte : Pourquoi cela, Monsieur ?

Sganarelle : Parce qu'il y a dans le vin mêlé au pain une vertu qui fait parler. N'est-ce pas ce qu'on donne aux perroquets pour qu'ils apprennent à parler ?

Géronte : C'est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, du pain et du vin ! En quantité !
(*Lucinde sort, accompagnée de Valère et Lucas.*)

Sganarelle : Je repasserai dans la soirée pour connaître son état. (*À la Nourrice*) À votre tour. (*À Géronte*) Monsieur, il faut à présent que je donne quelques remèdes à cette nourrice.

Jacqueline : À moi ? Je suis en parfaite santé.

Sganarelle : Tant pis, Nourrice, tant pis. Il faut craindre une trop parfaite santé et quelques ponctions vous feront le plus grand bien.

Géronte : Mais, Monsieur, pourquoi aller ponctionner quelqu'un qui n'est pas malade ?

Sganarelle : Simple précaution. De même qu'il faut boire sans attendre d'avoir soif.

Jacqueline (*en sortant.*) : Mon corps se passera de vos remèdes.

Sganarelle : Vous êtes rétive à la médecine ; mais je saurai bien vous convaincre. (*À Géronte.*) Bonne journée, Monsieur.

Géronte : Attendez un peu, s'il vous plaît.

Sganarelle : Que voulez-vous ?

Géronte : Vous donner de l'argent, Monsieur.

Sganarelle (*Il tend sa main derrière*) : Je n'en veux pas, Monsieur.

Géronte : Monsieur.

Sganarelle : Il n'en est pas question.

Géronte : De grâce !

Sganarelle : Vous vous moquez.

Géronte : Prenez donc.

Sganarelle : Je n'en ferai rien.

Géronte : Eh !

Sganarelle : L'argent n'est pas mon but.

Géronte : Je vous crois.

Sganarelle (*après avoir pris l'argent.*) : Je fais cela par bonté.

Géronte : Je le sais bien.

Sganarelle : Ce n'est pas l'intérêt qui me fait agir.

Géronte : Loin de moi cette pensée. (*Il sort.*)

Scène V
Sganarelle, Léandre.

Sganarelle (*regardant son argent.*) : Ma foi ! Ça ne va pas trop mal pour moi...

Léandre : Monsieur, il y a longtemps que je vous attends ; je viens demander votre aide.

Sganarelle (*lui prenant le poignet.*) : Voilà un bien mauvais pouls.

Léandre : Je ne suis pas malade, Monsieur ; ce n'est pas pour cela que je viens vous voir.

Sganarelle : Si vous n'êtes pas malade, pourquoi ne le dites-vous pas ?

Léandre : Monsieur, je m'appelle Léandre, et suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; son père m'interdit d'approcher d'elle. Monsieur, mon bonheur et ma vie dépendent de vous. Aidez-moi, je vous prie, à mettre en place une ruse pour sauver mon amour.

Sganarelle (*paraissant en colère.*) : Pour qui me prenez-vous ? Vous offensez ma dignité de médecin.

Léandre : Monsieur, parlez moins fort.

Sganarelle (*en le faisant reculer.*) : Je parle fort si je veux.

Léandre : Eh ! Monsieur, doucement.

Sganarelle : Vous êtes un insolent.

Léandre (*tirant une bourse qu'il lui donne.*) : Monsieur...

Sganarelle (*tenant la bourse.*) : De vouloir m'employer... Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serais ravi de vous rendre service ; mais l'impertinence de certaines personnes me met en colère.

Léandre : Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que...

Sganarelle : De quoi s'agit-il ?

Léandre : Vous avez compris, Monsieur, que Lucinde n'était pas vraiment malade, qu'elle inventait cette maladie pour éviter un mariage qu'elle ne voulait pas. Mais ne restons pas ici, on pourrait nous voir ensemble. Marchons un peu, je vous dirai ce que j'attends de vous.

Sganarelle : Marchons, Monsieur. Pour votre amour j'éprouve une tendresse étonnante ; et, parole de médecin : ou la malade mourra, ou elle sera à vous.

(Ils sortent.)

Acte III

Scène I

Sganarelle, Léandre.

Léandre : L'habit de pharmacien me va bien ; et comme le père de Lucinde ne m'a pas beaucoup vu, ce déguisement devrait suffire.

Sganarelle : Sans aucun doute.

Léandre : J'aurai seulement besoin de quelques mots de médecine, pour avoir l'air d'un pharmacien.

Sganarelle : Ce n'est pas nécessaire : il suffit d'avoir l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.

Léandre : Comment ?

Sganarelle : Je ne connais rien à la médecine ! Vous êtes honnête homme, et je peux me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

Léandre : Quoi ? vous n'êtes pas réellement...

Sganarelle : Non. Je ne sais pas ce qui leur a pris mais ils voulaient à toute force que je sois médecin. Et, après tout, c'est un bon métier, le meilleur qui soit : qu'on fasse bien ou qu'on fasse mal, on est toujours payé de la même façon. Si on se trompe, c'est toujours de la faute de celui qui meurt. Et un mort ne peut pas se plaindre du médecin qui l'a tué.

Léandre : Il est vrai que les morts sont des gens discrets.

Sganarelle : Allez donc m'attendre près de la maison de votre bien-aimée.

Scène II

Jacqueline, Sganarelle, Lucas.

Sganarelle : Voici la belle Nourrice. Ah ! Nourrice de mon coeur, je suis ravi de cette rencontre, et votre vue purge mon âme de toute mélancolie.

Jacqueline : Vous parlez trop bien pour moi, Monsieur l' Médecin, et j' comprends rien à vot'e charabia.

Sganarelle : Devenez malade, Nourrice, je vous en prie ; devenez malade, pour l'amour de moi : j'aurais tant de plaisir à vous guérir.

Jacqueline : J'aime mieux qu'on m' guérisse pas.

Sganarelle : Comme je vous plains, belle Nourrice, d'avoir un mari jaloux et grincheux !

Jacqueline : Que voulez-vous, Monsieur ? Là où la chèvre est liée, il faut b'en qu'elle y broute.

Sganarelle : Une personne comme vous, si douce et si bien faite, entre les mains d'un homme aussi grossier.

Jacqueline : Hélas ! Et vous ne savez pas comment qu'i' m' traite.

Sganarelle : Est-ce possible ? Alors que d'autres hommes connaîtraient le bonheur s'ils pouvaient seulement embrasser le... bout de vos pieds. Oh belle Nourrice, votre stupide mari mériterait d'être puni de sa jalousie.

Jacqueline : C'est ma foi vrai qu'i' l' mérit'rait.

Sganarelle : Vous ne feriez rien de mal en vous vengeant de lui avec un autre homme. Et je serais tellement heureux, belle Nourrice, d'être choisi pour...*(À ce moment, tous deux aperçoivent Lucas qui était derrière eux et entendait leur dialogue. Chacun sort de son côté, Sganarelle en faisant des pitreries.)*

Scène III Géronte, Lucas.

Géronte : Ho! Lucas, n'as-tu pas vu notre médecin ?

Lucas : Oh oui, que j' l'ai vu, et ma femme aussi.

Géronte : Où est-il donc à présent ?

Lucas : J' sais pas; mais j' voudrais b'en qu'i' disparaisse à jamais.

Géronte : Va donc voir ce que fait ma fille.

Scène IV Sganarelle, Léandre, Gérard.

Géronte : Ah ! Monsieur, je demandais justement où vous étiez.

Sganarelle : Je m'occupais à évacuer mes excès de boisson. Comment se porte la malade ?

Géronte : Un peu plus mal depuis votre remède.

Sganarelle : Tant mieux : c'est la preuve qu'il agit.

Géronte : Oui ; mais, en agissant, ne va-t-il pas l'étouffer ?

Sganarelle : Ne vous inquiétez pas ; j'ai même des remèdes pour les mourants.

Géronte : Qui est cet homme qui vous accompagne ?

Sganarelle : C'est...un pharmacien...très...très compétent.

Géronte : Ah oui ?

Sganarelle : Celui qui... dont...

Géronte : Qui dont quoi ?

Sganarelle : Dont votre fille a le plus besoin.

Scène V

Jacqueline, Lucinde, Géronte, Léandre, Sganarelle.

Jacqueline : Monsieur, v'là vot'e fille qui veut marcher un peu.

Sganarelle : Ça lui fera du bien. Monsieur le Pharmacien, allez donc tâter son pouls, pendant que je discute de sa maladie.(Il entraîne Géronte de l'autre côté de la scène, un bras sur les épaules, et l'empêche de se retourner pour regarder ce que sa fille et le pharmacien font ensemble :) Les femmes sont-elles plus faciles à guérir que les hommes ? Voilà, Monsieur, une importante question pour nous médecins. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; et moi je dis : oui et non . Il y a certes dans le tempérament naturel des femmes des humeurs opaques qui causent un envahissement de la partie sensitive par la partie brutale ; mais cela dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; et...

Lucinde : Non, je ne peux pas changer de sentiments.

Géronte : Ma fille a parlé ! Quel ingénieux remède ! Quel admirable médecin ! Je vous suis infiniment reconnaissant, Monsieur, de cette merveilleuse guérison !

Sganarelle (*s'essuyant le front.*) : Cette maladie m'a donné beaucoup de peine !

Lucinde : Oui, mon père, j'ai retrouvé la parole ; mais c'est pour vous dire que je veux épouser Léandre, et non cet Horace que vous voulez me donner.

Géronte : Mais...

Lucinde : Rien ne fera changer ma décision.

Géronte : Quoi... ?

Lucinde : Toutes vos belles paroles ne serviront à rien.

Géronte : Je...

Lucinde : C'est une chose où je suis déterminée.

Géronte : Mais...

Lucinde : Aucun pouvoir paternel ne m'obligera à me marier malgré moi.

Géronte : J'ai...

Lucinde : Mon cœur ne se soumettra pas à votre tyrannie.

Géronte : Là...

Lucinde : Et je m'enfuirai dans un couvent plutôt que d'épouser un homme que je n'aime pas.

Géronte : Mais...

Lucinde (*parlant très fort.*) : Je dis : non. Et je ne reviendrai pas sur ma décision. Vous perdez votre temps.

Géronte : Ah ! Quel flot de paroles ! Monsieur, je vous en prie, faites-la redevenir muette.

Sganarelle : C'est une chose impossible. Tout ce que je peux faire c'est vous rendre sourd.

Géronte : Non merci. (*À Lucinde :*) Tu épouseras Horace, dès demain.

Lucinde : J'épouserai plutôt la mort.

Sganarelle : Mon Dieu ! arrêtez-vous, laissez faire la médecine. C'est une maladie qui la fait agir ainsi.

Géronte : Vous pouvez aussi, Monsieur, guérir cette maladie de l'esprit ?

Sganarelle : Naturellement ! Laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout ; et notre pharmacien nous sera fort utile. (*Il parle au Pharmacien.*) Vous voyez l'énergie qu'elle emploie pour contrarier les volontés de son père. Donnez-lui deux doses de matrimonium en pilules. Pour qu'elle ne s'oppose pas à cette médication, laissez-la s'apaiser en lui faisant faire un petit tour dans le jardin ; mais ne perdez pas de temps : le remède, vite, le remède ! (*Lucinde et Léandre sortent.*)

Scène VI

Géronte, Sganarelle.

Géronte : Quel est ce remède, Monsieur ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Sganarelle : C'est une drogue dont on ne se sert que dans les cas d'urgence.

Géronte : Avez-vous déjà vu une pareille insolence ?

Sganarelle : Les filles sont parfois un peu rebelles.

Géronte : C'est ce Léandre qui la rend folle.

Sganarelle : Le sang s'échauffe facilement à son âge.

Géronte : Depuis que j'ai découvert son amour, je la garde enfermée.

Sganarelle : Vous agissez avec sagesse.

Géronte : Et j'ai brisé toute communication entre eux.

Sganarelle : C'est parfait.

Géronte : Qu'auraient-ils inventé comme folie, s'ils avaient continué de se voir ?

Sganarelle : En effet.

Géronte : Elle aurait bien été capable de s'enfuir avec lui.

Sganarelle : Vous avez sans doute raison.
Géronte : Il en fait des efforts pour lui parler.
Sganarelle : Vraiment ?
Géronte : Mais il perd son temps.
Sganarelle : Ah ! Ah !
Géronte : Je ferai tout pour l'empêcher.
Sganarelle : Avec vous, il a affaire à un homme très futé et qui connaît si bien la vie !

Scène VII
Lucas, Géronte, Sganarelle.

Lucas : Ah ! Monsieur, quelle aventure : vot'e fille s'est enfuie avec son Léandre. C'était lui l'Pharmacien ; et c'est ce bougre de Méd'cin-là qu' a tout manigancé.
Géronte : Comment ? M'assassiner de la sorte ! Vite, un commissaire ! et qu'on l'empêche de sortir. Ah, traître ! je vais te traîner en justice.
Lucas : Mordieu ! Monsieur le Méd'cin, on va vous pendre ; bougez surtout pas d'là.
(Géronte sort.)

Scène VIII
Martine, Sganarelle, Lucas.

Martine : Dites-moi, mon ami, où donc est ce médecin que je vous avais indiqué ?
Lucas : Le v'là ; i' va êt'e pendu.
Martine : Quoi ? mon mari pendu ! Mais qu'est-ce qu'il a fait pour ça ?
Lucas : Il a fait enl'ver la fille de not'e maître.
Martine : Oh ! mon pauvre mari, c'est bien vrai qu'on va te pendre ?
Sganarelle : Comme tu le vois. Misère de moi !
Martine : Si encore tu avais terminé de couper notre bois, ça me consolerait un peu.
Sganarelle : Retire-toi de là, tu me brises le cœur.
Martine : Non, je reste. Pour t'encourager à mourir. Je ne partirai que quand je t'aurai vu pendu.
Sganarelle : Ah !

Scène IX

Géronte, Sganarelle, Martine, Lucas.

Géronte : Le Commissaire arrive bientôt, pour vous chercher et vous mettre en prison.

Sganarelle, *le chapeau à la main* : Ne pourrait-on pas échanger ça contre quelques coups de bâton ?

Géronte : Non, non : c'est la justice qui décidera... Mais qu'est-ce que je vois ?

Scène X

Léandre, Lucinde, Jacqueline, Lucas, Géronte, Sganarelle, Martine.

Léandre : Monsieur, je suis Léandre, et je vous ramène Lucinde. Nous voulions fuir ensemble et nous marier ; mais je ne veux pas vous voler votre fille et c'est de votre main que je veux la recevoir. Sachez, Monsieur, qu'on vient de m'apprendre la mort de mon oncle et que je suis l'héritier de tous ses biens.

Géronte : Monsieur, vous êtes un honnête homme , et je vous donne ma fille avec grande joie.

Sganarelle : La médecine l'a échappé belle !

Martine : Puisqu'on ne veut plus te pendre, sois-moi reconnaissant car tu es devenu médecin grâce à moi.

Sganarelle : Oui, c'est grâce à toi que j'ai reçu je ne sais combien de coups de bâton.

Léandre : La conclusion est trop belle pour en garder du ressentiment.

Sganarelle : Soit : je te pardonne ces coups de bâton puisqu'ils m'ont permis d'être élevé à la dignité où je me trouve ; mais tu dois maintenant respecter l'homme de qualité que je suis devenu. Et n'oublie pas que la colère d'un médecin est une chose terrible.

FIN